



HAL
open science

Mystérieuses filiations : Husserl et Heidegger, Freud et Jung

Jean Vion-Dury, Gaëlle Mougin

► **To cite this version:**

Jean Vion-Dury, Gaëlle Mougin. *Mystérieuses filiations : Husserl et Heidegger, Freud et Jung*. *Chroniques phénoménologiques*, 2019. hal-02159752

HAL Id: hal-02159752

<https://hal.science/hal-02159752>

Submitted on 19 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mystérieuses filiations : Husserl et Heidegger, Freud et Jung,

Vion-Dury Jean*
Mougin Gaëlle

*Aix Marseille Univ, CNRS, PRISM, Marseille, France
** UMR CNRS/ENS, 8547 - 45 rue d'Ulm - 75005-Paris

Ce furent des géants. Dans un monde qui ne les attendait pas, en rupture avec leur formation initiale, ils osèrent labourer certaines terres fertiles mais encore en friche de la psychologie et de la philosophie. Freud, et Husserl, dans le même temps, dans cette période incroyable à la jonction du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle inventèrent des modes d'intellection et des propositions conceptuelles qui révolutionnèrent la pensée occidentale. Leur pari était considérable : l'un voulait connaître les structures de la conscience, comme fondement absolu de toute connaissance scientifique et fonder ainsi une science en quelque sorte absolue, l'autre voulait fouiller les contenus et le fonctionnement de l'inconscient, et comprendre comment la sexualité s'infiltrait dans chaque acte et déterminait les comportements les plus complexes de l'humain. Il leur en fallut du courage, de la détermination, de l'inventivité pour venir à bout de leurs géniales intuitions, dans un monde qui leur était hostile et qui restera pour longtemps et en grande partie imperméable à leurs contributions ! Dès lors, remettant chaque fois sur le métier l'ouvrage, ils ciselèrent, livre après livre, pendant des décennies, l'expression de leurs découvertes intimes, la présentation et la compréhension de leurs expériences cliniques ou philosophiques (Robert and Le Rider, 2019) (Granel, 2006). Il ne faut pas s'étonner des variations, parfois des incohérences ou contradictions, de ces pensées majeures en évolution. À chaque fois, chacun à leur manière, ils exposaient ce qu'ils avaient constaté ou compris, et tentaient d'en tirer la substantifique moelle, c'est-à-dire une théorie¹ de plus en plus sophistiquée et cohérente. Comment ne pas admirer ces marches lentes de l'intelligence, cette construction de disciplines abruptes qu'ils définissaient au fur et à mesure qu'ils les créaient. Et comme ils voulaient fonder dans le roc, ils ne purent faire autrement, peut-être à leur insu, que d'alterner les passages créatifs avec les architectures rigides des théories qui rassemblaient et synthétisaient ces passages. Dans les textes de Freud, comme dans ceux de Husserl, le lecteur attentif et passionné ne peut s'empêcher de s'enthousiasmer des intuitions fulgurantes et des moments d'incroyable incarnation et s'énerver des moments où la langue et la pensée deviennent râpeuses, lourdes, rigides. Il y a quelque chose de terriblement massif dans ces œuvres, qui à la fois rassure et dérange. On se sent en sécurité dans une armature cohérente et en même temps un peu emprisonnés dans une intention prosélyte qui ne dit pas son nom, un peu gêné dans ce désir de convaincre bien que nous soyons déjà largement convaincus. Mais dans tous les cas nous éprouvons pour eux un profond attachement mêlé d'agacement.

Et puis il y a les élèves de ces pères autoritaires et omnipotents : pour Freud, Anna Freud, Adler, Federn, Rank, Ferenczi et d'autres ; pour Husserl, Finck, Edith Stein. Mais Freud et Husserl trouvèrent chacun le continuateur potentiel, celui qui devait prendre et réaliser mieux que les autres la transmission et le développement de leur œuvre, ceux qui devaient exhausser (et aussi exaucer) leur pensée à savoir respectivement Carl Jung et Martin Heidegger. Les maîtres avaient décelé en eux, plus que du talent, un génie équivalent au leur, un génie qui pouvait répondre à leurs aspirations à la fois de père et de maître ; Jung et Heidegger furent, plus que des élèves, les deux fils spirituels respectifs de ces génies.

Mais que pouvaient faire ces autres génies face à ces pères qui avaient fondé un corpus majeur de la pensée occidentale ? Comment pouvaient-ils s'individuer sinon, comme c'est chaque fois le cas, en s'opposant, voire en tuant symboliquement ces pères et remettant en cause les blocs théoriques, les cadres de pensée, et partiellement les choix profonds de leurs géniteurs intellectuels ? Et c'est ce qu'ils firent.

Ils le firent non pas en s'opposant point à point, mais en développant leur projet de manière orthogonale à celui de leurs pères spirituels. Alors que Freud cherchait dans un inconscient dominé par la sexualité l'explication des comportements humains pathologiques et normaux, Jung mit l'emphase sur les formes symboliques de l'inconscient qu'il appela archétypes et qui permettent à la libido, entendue non pas comme instinct sexuel, mais force de vie instinctuelle (mais pas uniquement sexuelle) de s'exprimer et de permettre une vie sociale et spirituelle. Heidegger de son côté posa à nouveaux frais la question de l'Être, sous la forme du *Dasein*, revisitant la métaphysique occidentale à laquelle s'était nourri Husserl (et Descartes), faisant

¹ Du grec *theoria*, vision d'un spectacle, vue intellectuelle, spéculation

alors l'impasse sur le sujet, le moi transcendantal, l'ego husserliens. Et pour cette raison, il est périlleux sinon impossible de superposer, par exemple, les notions de conscience husserlienne et de Dasein heideggerien, d'inconscient freudien et d'inconscient jungien.

Mais la différence ne s'arrête pas dans les notions ci-dessus énoncées. Elle se voit également dans l'écriture. Alors que chez Freud et Husserl l'écriture se voulait d'une parfaite scientificité, ne laissant rien qui laisse part à l'imagination ou à la rêverie, voulant démontrer pour convaincre, chez Jung comme chez Heidegger, l'écriture, non moins rigoureuse, veut démontrer en suggérant, en laissant l'imagination du lecteur se déployer et investir les replis de la pensée. Chez Jung et Heidegger, l'écriture est performative, elle confine à la poésie très souvent, en particulier chez ce dernier : il suffit de lire « Acheminement vers la parole » (Heidegger, 1988), ou « Approche de Hölderlin » (Heidegger, 1996) pour se rendre compte que la manière de dire la philosophie a changé. On pourrait presque dire que, chez Heidegger, le texte s'adresse simultanément au cœur et à la raison. Chez Jung, les démonstrations sur les symboles alternent avec des passages théoriques extrêmement brillants, le tout enrobé dans un savant contrepoint d'images (300 dans « Les métamorphoses de l'âme et ses symboles » !)(Jung, 2014) qui nous transportent dans un monde qui n'est pas que raisonnable : le monde des mythes.

Comment se représenter autrement cette différence fondamentale entre maîtres et élèves ? Pourrait-on dire que les maîtres construisent un gros cube rigide (en métal) et que, dans ce cube, il y a des trous (il ressemblerait à une éponge de Menger qui est cet objet fractal contenant des espaces libres). Les élèves tentent de remplir les trous. C'est ce qui est arrivé à la psychanalyse et à la phénoménologie. Remplir les trous n'est pas honteux parce que d'une certaine manière cela change la dimension de l'éponge². Mais les fils qui s'éloignent du père en créant autre chose, construisent un objet intellectuel plus souple et plus profond. Tout se passe comme s'ils s'enfonçaient dans un mouvement de spirale dans des profondeurs inconnues de l'âme humaine, comme s'ils ne se mettaient pas au même plan et exploraient un espace d'un autre ordre. Comment alors passer de la spirale à l'éponge ou inversement ?

Une hypothèse que l'on pourrait oser, est que les maîtres (Freud, Husserl) ont voulu faire science : respectivement une science de l'inconscient et une science de la conscience d'où toute autre science est issue. Ils étaient encore plongés dans l'idéal de la science du XIX^e siècle, voire même pour Freud dans un scientisme pondéré par une partie mystique. De ce fait ils ont construit un système explicatif, à dominante causaliste.

Les fils n'ont pas négligé l'idée de science, mais ils ont critiqué l'approche scientifique dans sa manie de tout mesurer, de tout calculer. Heidegger dira que l'on a confondu la science et la méthode scientifique, réduisant celle-là à celle-ci. Ils ont tous deux associé à des dispositifs explicatifs légers des dispositifs (notamment poétiques) de type compréhensif et global. Plus encore, les fils, relativisant et — critiquant — l'exercice de la science tel que l'académisme scientifique leur présentait se sont tournés vers autre chose de plus profond, inaccessible à la science. Heidegger s'est tourné vers l'Être (*Dasein*) et vers l'Originnaire, Jung vers l'archaïque en l'homme et les archétypes dans les civilisations. C'est pour cela que le plan de départ du cube et de la spirale n'est pas le même : le cube nous contient, nous structure, nous donne les limites atteignables d'une évolution ; au rebours la spirale nous plonge, nous fait descendre dans un monde profond et inconnu et, parce qu'elle est circulaire, nous amène au vertige dont le cube nous protégeait.

Une autre manière encore de dire les choses serait que les pères posent les fondements extérieurs et les fils internalisent, introjectent. Entre les deux mouvements, il y a comme un saut, une énigme que l'on ne peut résoudre. On bute tout le temps sur l'entre-deux, une sorte de fossé, un trou noir. Car au fond ce qui est en jeu dans les deux cas (cube et spirale) c'est une pensée différente de l'homme, de son passé, de son devenir.

A ce propos on ne peut s'empêcher de remarquer qu'entre les pères et les fils il y a certes une différence de génération³, dans ce début de XX^e siècle en évolution rapide, ébranlé par le séisme de la Première Guerre mondiale et ses millions de morts. Une génération ce n'est pas rien : la maturité des pères a vu la Première Guerre mondiale, la maturité des fils la seconde, c'est-à-dire deux types différents de barbarie. Mais il y a autre chose qui saute aux yeux si l'on est tant soit peu attentif. Husserl comme Freud étaient de culture juive (même si Husserl s'était converti au protestantisme). Jung et Heidegger étaient de culture chrétienne, l'un protestant, l'autre catholique. Il est particulièrement intéressant de voir M. Zarader se poser la question de l'ignorance (volontaire ?) par Heidegger du massif hébraïque (Zarader, 2014). Car ce cube des pères, c'est

² On rappelle qu'un objet fractal possède une dimension non entière.

³ Freud, 1856-1939. Husserl : 1859-1938. Jung : 1875-1961. Heidegger : 1889-1976.

quelque chose qui semble relever du massif hébraïque, de ce que l'on pourrait appeler une culture vétérotestamentaire, dans laquelle les fondements sont donnés de l'extérieur, comme nous le disions plus haut, par celui dont on ne sait le nom. Inversement, chez les fils, apparaît une culture néotestamentaire qui ne renie pas le socle hébraïque (on ne peut être chrétien sans prendre en compte la tradition biblique dans son intégralité), mais pense autrement la problématique des fondements. Et d'une manière ou d'une autre Jung comme Heidegger, à divers moments ou sous différentes approches ne s'éloignent jamais vraiment de la métaphysique ou de la spiritualité, alors que les pères s'en tenaient à distance. D'un côté donc le cube de la loi vétérotestamentaire, de l'autre la spirale mystique néotestamentaire : « je ne suis pas venu pour abolir la loi mais pour l'accomplir »⁴. Ultérieurement, d'un côté Levinas, héritier de la tradition juive, de l'autre Henry, héritier de la tradition chrétienne.

Plus encore. Non seulement les pensées de Jung et Heidegger plongeront dans l'archè et l'originaire, réouvrant des espaces qu'avait ouverts la mystique médiévale, mais ils y rencontreront l'un comme l'autre la pensée de l'Orient, cette pensée de l'harmonie de l'homme dans son monde, cette pensée perdue depuis le XVIII^e siècle, alors que Freud et Husserl étaient restés, dans leur pensée, centrés sur le seul monde occidental.

Quatre géants donc, quatre génies stupéfiants chacun à sa manière. Quatre hommes. Mais il y a une énigme supplémentaire et merveilleuse au sens médiéval du terme. Ce sont les parcours de deux femmes : Edith Stein (1891-1942), et Hannah Arendt (1906-1975). La première, juive, militante de gauche, assistante brillantissime de Husserl, qui se convertit au christianisme en 1921, devient carmélite (ordre mystique) et meurt en déportation en 1942 puis sera canonisée par l'Eglise catholique en 1998. La seconde, qui fait grandir sa pensée philosophique au contact de Jaspers et Kierkegaard, élève et amante de Heidegger, dont la thèse de philosophie porte sur « Le concept d'Amour chez St Augustin », échappe de peu aux camps de la mort et, aux Etats Unis, analyse philosophiquement la problématique du totalitarisme ; elle assume sa judéité hors du sionisme très présent à l'époque. Deux femmes dont les trajectoires se croisent au sein du judéo-christianisme, entre le cube et la spirale. Il nous faut méditer alors sur ce qu'apporte la féminité de radicalement original au sein de ces mouvements de la pensée. Comment penser le lien créé par ces femmes entre le cube et la spirale, entre la culture des pères et la culture des fils ?

Il n'est ainsi pas possible de choisir. On ne peut pas dire l'un est mieux que l'autre, l'un plus important que l'autre. Nous ne pouvons qu'être fascinés par cet entrelacs des pensées et des traditions, par cette dimension réticulaire de la philosophie, de la métaphysique, de la spiritualité, par cette irrigation réciproque que nous fait découvrir, à chaque page, la lecture des textes. La philosophie ne devrait pas se réduire à une discipline académique. La lecture des textes philosophiques ne peut à notre sens se comparer qu'à la dégustation gourmande d'un plat gastronomique, d'un whisky unique, d'un vin ancien, parce que dans ces dégustations la superposition des goûts, des odeurs et des textures ouvre des espaces de possibles sensibles qui connectent les multiples aspects de l'essentiel. Ainsi la philosophie se goûte, avec gourmandise, parce qu'en chaque page, nous sommes humblement dans le plaisir de la rencontre avec de très grands esprits qui nous parlent et nous confient, pudiquement, à travers leur style, leur éthos le plus authentique, leurs moments de crise, mais aussi leur patrimoine culturel, leur désir de filiation, le désaccord plus ou moins respectueux d'avec leurs pères spirituels. De ces confidences intimes, il nous faut nous régaler.

Références.

Ganel, G. (2006). Husserl Edmund (1859-1938). In Dictionnaire Des Philosophes, (Paris), pp. 797-811.

Heidegger, M. (1988). Acheminement vers la parole (Paris: Gallimard).

Heidegger, M. (1996). Approche de Hölderlin (Paris: Gallimard).

Jung, C.-G. (2014). Métamorphoses de l'âme et ses symboles (Chêne-Bourg: Le Livre de Poche).

Robert, M., and Le Rider, J. (2019). Freud Sigmund (1856-1939).

Zarader, M. (2014). La dette impensée : Heidegger et l'héritage hébraïque (Paris: Vrin).

⁴ Mathieu 5 -17 .

